

Espace Art actuel

Elementa Naturae Remix

Gilles Daigneault

Art-Architecture?
Numéro 73, automne 2005

URI : id.erudit.org/iderudit/10342ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN 0821-9222 (imprimé)
1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daigneault, G. (2005). *Elementa Naturae Remix*. *Espace Art actuel*, (73), 26–28.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Elementa Naturæ Remix

Gilles DAIGNEAULT

Été 2005 : à Shawinigan, *Les éléments de la nature* à la Cité de l'énergie; à Paris, *Africa Remix* au Centre Pompidou. Deux projets qui ratissent large...

Été 1987 : à Montréal, *Elementa Naturæ* au Musée d'art contemporain. La direction a confié à Michiko Yajima la mission de

aventures muséologiques de l'ancienne aluminerie Alcan, dont la troisième édition reprend cette année, en le traduisant en langues modernes, l'intitulé de l'ancienne galeriste montréalaise. On regrette cependant que les sélectionneurs de ces nouveaux « éléments de la nature » n'aient

acculturé — et d'y installer des propositions réalisées exprès pour l'occasion et pour ces espaces, qui toutes partageaient sa préoccupation d'articuler les aspects « observable » et « inobservable » du concept de nature. Notamment Irene F. Whittome était de la partie avec *Illuminati*, une de ses constructions imaginaires qui intégrait le moulage d'une grande tortue de mer, un motif qu'elle commençait alors à travailler et qui symbolisait pour elle — comme chez les civilisations chinoise et hindoue — « le parfait équilibre de la matière et de l'esprit ».

À Shawinigan, Whittome est présente avec un ensemble impressionnant de quatre sculptures dont l'une — ce qui en fait l'exception de tout le corpus — a été conçue expressément pour l'exposition. Paradoxalement, c'est son lumineux *Château d'eau*, de 1997, qui paraît le mieux *insitué* dans l'espace, avec son allure de gros artefact industriel. D'autant plus qu'il occupe à peu près la place qui revenait, en 2003 et 2004, à l'inoubliable *Maman* de Louise Bourgeois, une artiste pour laquelle Whittome avoue depuis toujours sa profonde admiration et à laquelle son gros cylindre de bois rend obliquement hommage. (Incidentement, on se demande pourquoi la gigantesque araignée enceinte a été priée de quitter la vieille aluminerie au moment où il y était question des « éléments de la nature »...)

Whittome fait aussi figure d'exception à titre d'artiste québécoise. Pas plus que son *Arche de Noé*, en effet, le muséum estival de Pierre Théberge n'est propice à la diffusion et à la célébration de l'art d'ici. Tout se passe comme si, pour les visiteurs de la région de Shawinigan et de la Mauricie, la découverte de « la véritable nature de l'art contemporain » (le communiqué *dixit*) devait plutôt passer par la présentation d'œuvres allemandes, italiennes, canadiennes ou inuites, ou même chinoises — fussent-elles, dans ce dernier cas, d'une pertinence douteuse. Certes, on fait là beaucoup d'honneur à

Irene F. WHITTOME,
Ånda/Stüpa, 1998-
2005. Bois, ciment et
pigment, socle en granit
et son. 193 x 137,2 x
137,2 cm (sans socle).
Collection de l'artiste.
© Irene F. Whittome/
SODART 2005.

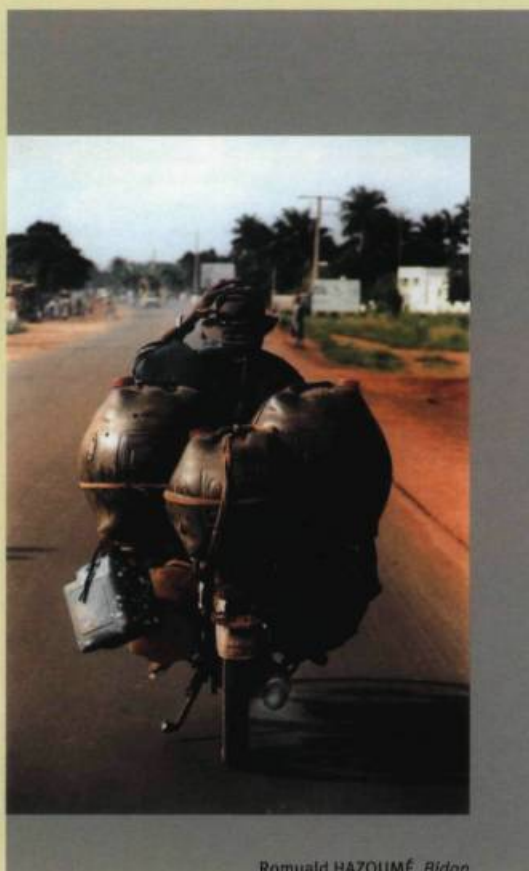


concevoir « une exposition majeure d'artistes d'ici », histoire d'attirer à la Cité du Havre « un nombre important de visiteurs qui profitent de la belle saison pour visiter Montréal ». En somme, sur le papier, une entreprise touristique comparable aux

pas emprunté également la perspicacité de la commissaire invitée d'*Elementa Naturæ*. Il est vrai que la donne était alors bien différente : Michiko Yajima avait la chance de travailler *dans* la nature — même si les jardins du MACM constituaient un site très

Paterson Ewen, le grand interprète des espaces cosmologiques — ce qui malheureusement vient avaliser l'intuition que les salles de Shawinigan desservent la peinture —, comme si son établissement à London pendant plus de quarante ans, pendant lesquels il a réalisé « ses fameux tableaux » qui ont fait de lui « un des artistes les plus réputés au Canada », mettait une sourdine à ses origines montréalaises. Quoi qu'il en soit, dans ce contexte, les sept grands formats de Ewen — nonobstant leur indéniable qualité — sont redondants et prennent trop de place, une situation que n'arrange pas la scénographie de l'exposition qui les juxtapose platement à une douzaine de vrais météorites, empruntés à notre Musée canadien de la nature. (La même syntaxe au premier degré s'applique au rapprochement entre le gros igloo de verre de Mario Merz — un icône de l'art contemporain — et celui, minuscule et traditionnel, de l'artiste inuit Marc Tungilik.) La remarque sur la *surprésence* du peintre québécois vaut, bien sûr, pour la participation de Martin Honert, de Liz Magor et de Giuseppe Penone, trois corpus de très haut niveau, mais dont un judicieux exercice d'amincissement aurait peut-être pu corriger l'absence à Shawinigan de propositions plus diversifiées, plus fraîches. Une absence d'autant plus remarquable que, cette année, les organisateurs avaient pris le parti de tourner le dos au « grand art moderne » du début du siècle dernier et que, au Musée d'art contemporain de Montréal, la manifestation estivale intitulée *L'Envers des apparences*, conçue par Gilles Godmer, montrait hors de tout doute que la perception de « la véritable nature de l'art contemporain » passait par la jeunesse...

Paris, 1989 : les *Magiciens de la Terre* à Beaubourg et à la Villette, dans le cadre des célébrations du bicentenaire de la Révolution française. Une quinzaine d'années plus tard, on en parle comme d'une manifestation fondatrice, historique. « Une des expositions d'art contemporain les plus importantes de la seconde moitié du XX^e siècle. » À l'époque, il y eut des critiques, des débats... Les *Magiciens*



Romuald HAZOUMÉ, *Bidon armé*, 2004. Assemblage technique mixte (bidon en plastique, métal) et 1 photographie couleurs. 380 x 110 x 100 cm. Avec l'aimable autorisation du Centre Pompidou.



entendaient répondre, entre autres, à l'exposition controversée *Primitivism in 20th Century Art: Affinity of the Tribal and the Modern*, présentée au MoMA de New York en 1984. Effectivement, la meilleure façon de répondre à une exposition est souvent d'en monter une autre. De là, peut-être, ce spectaculaire et déroutant *Africa Remix* avec son sous-titre ambigu et ambitieux : « L'art contemporain d'un continent »... (Imagine-t-on pareil intitulé pour les continents européen, américain, asiatique ?)

Malgré le ton à la fois bon enfant et un peu paternaliste d'Olivier Poivre d'Arvor dans l'avant-propos de l'imposant catalogue : « Cette Afrique énorme et belle, qui bouge, crée et vibre de ses différences, ne cessera jamais de nous surprendre et de nous émerveiller, nous les gens du Nord qui croyons parfois avoir tout vu, tout compris,

tout entendu », ce *Remix* se déployait à peu près toujours au deuxième degré, constituant lui-même une critique à la fois espiègle et intelligente de l'institution qui s'ingéniait à l'appivoiser, à lui conférer « une véritable reconnaissance », et subvertissant allégrement les frontières des sections aux titres résolument passe-partout — « Identité et histoire », « Corps et esprit », « Ville et terre » —, dans lesquelles la scénographie de l'exposition cherchait à le saucissonner.

De ce point de vue, l'installation du jeune artiste multidisciplinaire marocain Mounir Fatmi, qui ouvrait l'exposition, en constituait un génial mode d'emploi. L'œuvre, qui s'intitulait *Obstacles*, utilisait de véritables barrières comme celles que doivent franchir les cavaliers dans les compétitions hippiques, sans les toucher

parce que le moindre faux mouvement du cheval peut les faire s'effondrer. Devenues sculptures, ces constructions n'en étaient pas moins fragiles et, tout en lui obstruant partiellement le chemin, prévenaient le visiteur que le terrain à venir — ce « continent noir » constitué de quelque deux cents œuvres réalisées par plus de quatre-vingts artistes de toutes natures — était bel et bien piégé, et qu'il n'allait pas être commode de s'y montrer performant « à l'occidentale ».

En arrivant à la vieille aluminerie de Jean Chrétien, retour de cette Afrique, on trouvait un peu kitsch la flamme de Martin Honert qui accueillait le visiteur et on s'étonnait de ce qu'aucun artiste africain n'ait été convié à y donner sa vision des « éléments de la nature »... ←



Mounir FATMI, *Obstacles*, 2003. Installation, technique mixte avec vidéo. Vue de l'installation au Migros Museum, Zurich, 2003. © Courtesy Migros Museum. Avec l'aimable autorisation du Centre Pompidou.



Ah XIAN, *Buste en porcelaine chinoise 37*, 1999. Porcelaine à décor de phénix et de lotus peints sous glaçure en rouge cuivre et bleu de cobalt. 38,1 x 33 x 22,9 cm. Collection de l'artiste. © Ah Xian.